

—Heureux gaillards ! ils dorment et ronflent comme s'ils étaient dans un lit de plumes. . . . . Pourquoi mon cœur n'est-il pas aussi fort que le coffre . . . le coffre ou le bon Dieu l'a renfermé ! . . . De l'or ? de l'or ? J'aimerais mieux me battre contre un dragon à sept . . . . .

Et lui aussi, dompté par la fatigue, succomba sous le poids de son sommeil.

## II

## LES FOUILLES

Le lendemain, quand Jean Crept, dont c'était le tour de faire la cuisine, éveilla ses camarades pour prendre le café et manger des galettes, le matelot ronflait encore sur la dure, sous une couple de couvertures.

On fut obligé de le rouler à droite et à gauche pour lui faire rouvrir les yeux. Il se leva et frotta son front alourdi, comme un homme qui ne sait où il est, ni ce qui se passe.

Ses compagnons lui rappelèrent sa brutalité de la veille et ne lui épargnèrent pas les reproches. Le baron surtout paraissait indigné et exhalait sa colère en paroles amères, parmi lesquelles le mot canaille blessa profondément le matelot. Cependant, il dissimula sa colère pour le moment. Il s'excusa en disant qu'il était ivre et qu'il s'était querellé avec des Américains, gris comme lui. Le jeu était la cause de tout ; il avait risqué son dollar ; la chance lui avait souri et il en avait gagné une quinzaine d'autres. Il avait dépensé tout cet argent en grogs ; et, cependant, il assurait qu'on devait y avoir versé quelque chose pour le rendre si étourdi et si furieux. En tout cas, c'était un petit malheur ; cela pouvait arriver à tout le monde, croyait-il, et désormais il se déferait de la boisson empoisonnée des placers. Pardoes, qui était son ami, le défendit. Ainsi fut pardonné et oublié l'incident.

—Ne perdons pas trop de temps, dit le Bruxellois. Donat, va chercher le mulet et charge-le ; nous enlèverons la toile et nous nous préparerons en toute hâte pour le voyage. Aujourd'hui, mes amis, nous devons encore marcher pendant trois heures, les chemins sont difficiles, ce qui veut dire que, comme ailleurs, il n'y a pas de chemins. Nous tâcherons, autant que possible, de suivre le cours de la rivière. Je connais cette contrée et je sais où est situé le placer que le Français m'a désigné. C'est aujourd'hui mardi ; avec les provisions que les muletiers nous ont données, nous pouvons vivre encore une semaine. Dimanche prochain, nous serons au store, qu'on trouve plus haut près de la rivière, acheter de nouvelles provisions avec l'or que nous aurons trouvé.

Ils partirent quelques minutes après, assez contents, soupirant après l'endroit où ils allaient enfin commencer leur métier de chercheurs d'or.

Après plusieurs détours entre les plis des montagnes, après s'être rapprochés, puis éloignés vingt fois de la rivière, pour éviter les lits profonds des torrents à sec, ils arrivèrent enfin, vers midi, sur une hauteur d'où l'on voyait une petite vallée, au milieu de laquelle le Yuba coulait en murmurant.

Le Bruxellois regarda un instant avec attention dans la vallée, puis il dit :

—Camarades, nous y sommes. Regardez-là, tout en bas, ces trois creuses, vous en comptez sept, n'est-ce pas ? Cette petite rivière qui descend de la montagne, cette haute cime avec ses sapins majestueux, oui, oui, c'est le placer que le Français a quitté. Coupons sur cette hauteur le bois qu'il nous faut pour dresser notre tente, pour établir notre claie et faire du feu. Alors nous descendrons et nous chercherons une place convenable pour commencer notre travail. Nous sommes tout à faits seuls, nous n'avons rien à craindre des autres chercheurs d'or.

Heureux de toucher enfin au but de leur voyage, ils se mirent gaiement et en chantant à abattre du bois ; en peu de temps, ils en eurent plus qu'il n'en fallait pour la journée. Arrivés dans la vallée, ils voulurent se mettre immédiatement à chercher de l'or ; mais Pardoes leur fit auparavant dresser la tente pour y placer les provisions et les armes, et commanda à Donat de mener le mulet plus loin, vers une partie de la vallée couverte de plantes vertes.

—Venez, maintenant, dit-il aussitôt qu'ils eurent obéi, prenez les bèches, les pioches et un plat de fer blanc.

Pendant qu'ils le suivaient et qu'il regardait alternativement la terre, la rivière et les rochers, comme pour reconnaître une place favorable, il ajouta :

—Ne soyez pas trop impatients, camarades, il n'est pas certain que nous trouvions dès aujourd'hui la terre aurifère. Cette terre se trouve souvent à vingt pieds de profondeur ; mais ne vous découragez pas pour cela ; car très souvent on finit par se féliciter d'un travail que l'on croyait inutile et perdu. Les pépites, quand il y en a, gisent d'ordinaire très profondément, même sur les roches dures, sous la terre d'alluvion. Je crois que nous ferons bien de creuser à l'endroit où nous sommes maintenant : cet endroit est dans la ligne des puits où le Français et ses compagnons ont trouvé beaucoup d'or. Je vais tracer la circonférence de notre puits ; mettez-vous gaiement à l'œuvre.

Donat fit le signe de la croix et marmotta une prière pendant qu'il donnait le premier coup de pioche dans la terre. D'autres se mirent à travailler et, d'après eux, le trou devait être bientôt creusé ; mais les cailloux et les pierres sur lesquels leurs outils frappaient constamment, firent évaporer immédiatement cette illusion.

Ils travaillaient néanmoins avec tant d'ardeur, qu'au bout de peu de temps la sueur coulait à grosses gouttes de leurs fronts. Le baron s'était mis à la tâche avec une passion fébrile ; il semblait poussé par une folle hâte et murmurait des paroles intelligibles ; mais après une couple d'heures, ses mains délicates étaient couvertes de cloches. Épuisé et succombant à la lassitude, il proposa de se reposer pendant un quart-d'heure pour reprendre haleine.

Le matelot, qui n'avait pas oublié les durs reproches sur son ivrognerie, s'écria qu'il ne s'agissait pas de se reposer, qu'on ne venait pas en Californie pour faire le paresseux, et que noble et canaille devaient travailler également.

Le baron, blessé par cette raillerie, lui dit quelques mots aigres. Il s'éleva une grande dispute, et les deux amis étaient près de s'entretenir dans le puits même. L'intervention de Pardoes calma les esprits ; et, comme on s'était reposé, on reprit le travail avec une nouvelle ardeur.

Chaque demi-heure, Donat demandait au Bruxellois :

—N'y sommes-nous pas encore ? Voilà une poignée de terre. Regarde bien s'il n'y brille pas d'or !

Les autres n'étaient pas moins impatients et examinaient de près les petits cailloux et l'argile que remuaient leurs pioches pour découvrir l'incellement si désiré des paillettes d'or ; mais le Bruxellois leur dit que leurs peines étaient inutiles, et qu'ils ne trouveraient l'or qu'après avoir traversé une couche de sable gris ou rougeâtre.

La nuit allait tomber ; les travailleurs avaient déjà creusé si profondément, qu'ils ne voyaient plus que le ciel au-dessus de leurs têtes. Le découragement commençait déjà à refroidir leur enthousiasme et à leur faire sentir leur extrême fatigue, lorsque Pardoes s'écria avec joie :

—Nous y sommes ! Nous avons atteint l'or !

Des cris frénétiques répondirent à cette nouvelle, et un triple hurra s'éleva du puits.

—Vite, donnez-moi une couple de pelletées de ce sable rougeâtre, et je verrai, en le lavant dans la rivière, ce que nous devons en attendre.

Tous sortirent du trou avec une curiosité fébrile et le cœur battant d'émotion. Pardoes jrempla le plat de fer blanc dans la rivière, le secoua et délaya la terre qui y était, de telle sorte qu'elle s'écoulait avec l'eau, tandis que l'or et les cailloux, qui étaient plus pesants, restaient au fond du plat.

Alors, il enleva autant que possible les pierres et continua à laver jusqu'à ce qu'il eût pu juger de la quantité d'or. Ce travail dura assez longtemps et la nuit était déjà si avancée, que Pardoes ne pouvait distinguer qu'avec peine ce qu'il y avait au fond du plat.

—Eh bien ! eh bien ! s'écria Donat frémissant d'impatience, l'avons-nous atteint ? Y a-t-il de l'or, beaucoup d'or ?

—Il y a de l'or, répondit le Bruxellois en leur montrant le plat. Voyez les paillettes dans le sable. Beaucoup ou peu, je ne puis en juger, faute de lumière. Allumons le feu, nous le saurons.

Tous le suivirent du côté de la tente. Donat faisait des bonds extravagants et était à moitié fou de joie. Il n'y avait plus de doute pour lui qu'il ne recueillît en peu de temps de grands trésors, et qu'il ne pût bientôt quitter un pays où tout était mauvais et horrible, l'or seul excepté.

Lorsque le feu fut allumé et qu'on put voir, à la flamme du bois résineux, ce qu'il y avait dans le plat, Pardoes grommela avec décection :

—Il y a de l'or, vous le voyez briller ; mais la quantité est minime. Si nous ne trouvons pas de terre qui contienne de plus nombreuses et de plus grosses paillettes, nous ne gagnerons pas assez pour acheter notre nourriture quotidienne dans les stores. Ne vous découragez pas cependant après une tentative défavorable ; cette couche de sable peut être très épaisse, et au fond elle deviendra probablement plus riche.

Les compagnons prirent tour à tour le plat et regardèrent avec étonnement les petites paillettes presque sans poids qui brillaient au fond, à la lueur des flammes.

—C'est drôle, s'écria Kwik, on dirait que ce sont des petites écailles de poissons !

—Pas de bêtises, dit le matelot. Venez, continuons à travailler encore une heure ou deux ; l'obscurité ne nous empêchera pas d'approfondir le trou.

—Travailler ? encore travailler maintenant ? soupira le baron en montrant ses mains dont l'une était rouge de sang.

—Non, non, nous allons manger et nousoucher, comme d'habitude, dit Pardoes d'un ton impérieux. Il n'est pas prudent d'épuiser ainsi en un seul jour toutes ses forces, jusqu'à risquer de se rendre malade. Nous devons travailler de manière à pouvoir travailler longtemps.

Il n'y avait rien à répondre à cela ; le souper fut apprêté et dévoré avec un appétit féoche. On plaça le matelot en sentinelle, et tous les autres se traînèrent sous la tente et se couchèrent en rêvant à l'or qu'ils trouveraient le lendemain.

Le jour suivant, à la première lueur du matin, la claie fut portée au bord de la rivière et placée sur un soutien en bois, de manière qu'on pût la secouer.

Cette machine à la forme d'une barquette : la partie supérieure est un tamis grossier ; au-dessous, sur le sol, sont clouées une quantité de lattes croisées, et au milieu il y a une ouverture. On verse la terre aurifère sur le tamis et on l'arrose abondamment d'eau, en secouant la claie avec force. Le tamis retient les cailloux et les pierres et ne laisse passer que le gravier et la terre aurifère. Dans la claie, cette terre est changée en une boue liquide par le clapotement de l'eau et elle passe par l'ouverture avec le plus

gros du gravier, tandis que les paillettes d'or, mêlées avec un peu de sable restent derrière les lattes croisées. On sèche ce reste au soleil dans un plat ; en soufflant puissamment, on disperse le sable et on a enfin de l'or pur, en paillettes, ne ressemblant pas mal à des écailles de poisson.

Tel était du moins l'appareil des chercheurs d'or flamands, et ce procédé leur fut indiqué par le Bruxellois.

(La suite au prochain numéro.)

## FRANCE ET CANADA

En France, l'on continue à s'occuper de nous.

Un des derniers numéros du *Courrier du Soir*, consacre un article élogieux aux *Chants Canadiens*.

Voici cet article :

« Je ressemble aujourd'hui à un âne. Ce n'est pas à celui de Balaam ni à celui de Victor Hugo. Je ne sais plus au juste quel âne c'était. Il avait également faim et soif et se trouvant à bonne distance d'un seau d'eau et d'une botte de foin, il se laissa mourir de faim entre les deux.

« D'une part, on me pousse à continuer mes histoires de troupiers ; de l'autre, je suis bien en retard envers M. J.-A. Poirson qui a bien voulu m'adresser d'Arthabaska, dans la province de Québec, ses *Chants Canadiens* publiés à l'occasion de la fête française du 24 juin, et dont j'ai déjà dit un mot aux lecteurs du *Courrier du Soir*. J'aime les Canadiens et les pantalons rouges. J'ai bougonné un peu contre les journalistes parisiens qui ne répondaient pas aux avances de leurs confrères québécois, et si je les imitais, ils seraient en droit de me dire : Vous en êtes un autre.

Toute réflexion faite, il y a moyen de faire p'une pierre deux coups. Les audacieux font fortune à Java, et j'insère carrément quelques mots de bibliographie sous ce titre de : *Récits militaires*.

Il ne faut pas pour cela autant de toupet qu'il semble au premier abord. Ce qui vibre dans les *Chants canadiens*, c'est un patriotisme ardent. Ils racontent les vieilles gloires des combattants français en Amérique. Ils résonnent comme un clairon de guerre nous apportant par-dessus l'Atlantique les échecs des batailles du temps passé.

Dans sa forme concise, l'histoire entière du Canada français se déroule en soixante-dix-huit pages où rien n'est omis, ni les défenseurs oubliés de la patrie, ni l'Angleterre à laquelle on démontre qu'elle n'a pas à prendre ombrage du culte que les Français d'Amérique gardent au vieux pays, ni les Acadiens, ces fiers pionniers de France qui ont combattu un contre cent jusqu'à la fin, toute la Nouvelle-Angleterre.

Vous aimez comme nous le feu de la bataille,

La ferveur éblouissante de la mitraille, Le clameur des clairons et le bruit du tambour, Jaloux de labourer la terre américaine,

Aux vieux canons du fort Duquesne Répondait aussitôt le canon de Louisbourg !

Car le Canadien n'est pas égoïste. Il chante tous ceux qui luttèrent à ses côtés pour la France ; il ne méprise pas ses vieux alliés les Hurons, qui ont auprès des pères déployé contre les Anglais autant de courage qu'après des fils les Kabyles de Wissembourg contre les Allemands :

Semence doublement féconde, Leur sang près du nôtre a coulé, Et devant leur mâle courage A pâli de crainte et de rage L'ennemi vingt fois refoulé !

Tout à tour fêtant la grandeur future de son pays ou sa grandeur passée, l'auteur s'adresse aux expatriés qui vont fond de tous côtés des Francs jeunes et immortelles et suivant sa pittoresque expression « continuer le Canada » de l'autre côté de la frontière ; ou bien, après avoir souhaité la bienvenue aux visiteurs de France, il reprend le passé et nous montre, après l'exode des grands seigneurs suite de la conquête, les paysans continuer seuls leur œuvre nationale aujourd'hui indestructible.

La pièce intitulée « Nos gloires » est un Panthéon en raccourci où brillent tous

les noms français d'Iberville, Frontenac, Cartier, Daulac, Verchères, Champlain, Lévis, Brébœuf, Lallement, Laval, Maisonneuve, La Salle, Joliet, Marquette, Latour, Montcalm, Salaberry, Bédard, Viger, Papineau, Plessis, de Lorimier, Duquet, Cardinal, Lafontaine, Laverdière, Garneau, Ferland, Crémazie. Je n'en passe aucun, parce que plusieurs sont oubliés ici et qu'un trop grand nombre y ont toujours été inconnus.

Du reste, Salaberry et Crémazie, le soldat et le poète, ont chacun leur pièce spéciale. C'est le double point de vue qui ressort de l'ensemble de l'ouvrage. Ici, la célébration de la pensée ; là, l'imprécation contre le traître qui vendit Québec aux Anglais, ou le chant du drapeau, sommet culminant de l'ouvrage. Dans ces vers que nous connaissons par plusieurs journaux d'Amérique, il en est qui semblent inspirés par une réminiscence hardie d'énergiques paroles du général Pourcet dans son réquisitoire contre Bazaine et que je cite de mémoire :

—S'il tombe, on se relève pour le porter plus loin. Cela est simple et cela suffit.

Ecoutez plutôt ;

Le lourd boulet pourra l'atteindre,  
Le feu consumer ce haillon  
Et le bras chargé de l'étreindre  
Rouler dans le sanglant sillon,  
Mais pour que l'ennemi s'empare  
Aux sons aigus de sa fanfare  
De ce vieux drapeau tout criblé  
Il faut que l'airain redoutable  
Fauche, en son œuvre épouvantable,  
Tout un régiment mutilé !

Ceux qui auront lu l'ouvrage dont je mets volontiers mon exemplaire à la disposition de mes lecteurs diront si j'ai eu tort d'en parler sous ce titre *Récits militaires*. L. B.

## UN PRÉCIEUX TÉMOIGNAGE

Tous les jours, un grand nombre de médecins et chimistes adressent spontanément à M. Bravais leurs félicitations pour l'heureuse découverte dont il a doté la science. M. Bravais a le droit d'en être fier, car jugé par ses pairs, il avait à craindre toutes critiques, si l'emploi de son fer avait révélé le moindre inconvénient. Le public a donc toutes les garanties possibles, puisque toutes les Facultés de médecine sont d'accord pour approuver et recommander le Fer Bravais.

Parmi les attestations louangeuses que reçoit M. Bravais, il en est une qui intéresse les populations catholiques, à cause de la personnalité sacrée dont il est question.

A. M. RAOUL BRAVAIS, *Chimiste*,  
13, rue Lafayette, à Paris,

Rome, le 4 février 1877.

« Les résultats prompts et efficaces que j'ai obtenus sur divers de mes clients atteints d'anémie auxquels j'ai administré le Fer Dyalysé Bravais par gouttes concentrées, m'autorisent à donner le plus haut témoignage à l'éminent auteur, M. Raoul Bravais, déclarant avant tout que cette préparation a été reconnue par moi supérieure à toutes autres préparations ferrugineuses qui, très souvent, sont d'une digestion si difficile pour les estomacs trop sensibles. Je dois principalement en certifier les bons effets que j'observe journellement sur un très auguste Personnage octogénaire, lequel, non-seulement ne supporte les effets sans aucun embarras, mais encore retire de son emploi les avantages qu'inutilement il avait attendus de toutes autres préparations ferreuses. »

GIUSEPPE PELAGALLO,  
*Médecin particulier de*  
SA SAINTÉ LE PAPE.

En vente chez MM. Lavolette & Nelson.

## PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, *Chimiste*,  
646, rue Ste-Catherine, Montréal.